

Sophie Nordmann

Phénoménologie de la transcendance

Livres I et II. Éditions d'écart, « Diasthème », 2022, 202 pages, 20 €.

■ Connue pour ses recherches sur Hermann Cohen, Franz Rosenzweig et Emmanuel Levinas, Sophie Nordmann se donne des guides plus classiques (Descartes et Spinoza, Kant et Wittgenstein) pour aborder le « rapport d'*incommensurabilité* » qui définit la transcendance. Son point de départ est « le fait d'existence du monde », une évidence apodictique dont l'époque tend à faire le signifiant d'une clôture sans dehors ; comme si l'Un-Tout arrogant de l'Absolu s'était converti en suffisance idolâtrique du Fini. Mais la vigilance critique récuse également ces dogmatismes rivaux et son maintien « sur le plan de l'immanence » est lié à une « phénoménologie de la transcendance » que son refus de toute hypostase invite à qualifier plutôt de « phénoménologie d'un monde *troué de transcendance* ». Sans référent métaphysique ni théologique, création, révélation et rédemption déclinent ici simplement, sous trois modalités complémentaires, la « survenue d'un autre ordre » qui ouvre une brèche dans la plénitude sans défaut d'un *cosmos* incréé et lui oppose un monde « en défaut de suffisance ontologique » (livre I). Ce schème formel se précise éthiquement à travers l'attestation de

l'Humanité comme Idéal : dans une modernité divisée entre un anthropocentrisme prétentieux et la réduction éclairée de l'exception humaine, l'inspiration critique soutient que l'Humanité excède sa condition mondaine, mais seulement en raison de l'impératif qui l'ordonne à l'incommensurable et à la garde d'un monde en devenir autre, à la fois inachevé et en perspective d'accomplissement (livre II). On peut n'être pas entièrement convaincu par un style qui préfère l'enchaînement logique de propositions aux analyses proprement phénoménologiques, mais on ne peut que saluer la pensée renouvelée d'une transcendance « performative » qui n'est pas ailleurs que dans sa manière de visiter et d'altérer la chair tant mondaine qu'humaine de l'immanence.

■ Francis Guibal

Alain Deligne

L'itinéraire philosophique du jeune Éric Weil

Hambourg – Berlin – Paris. Préface de Gilbert Kirscher. Presses universitaires du Septentrion, « Études weiliennes », 2022, 808 pages, 38 €.

■ Auteur d'un système original visant à comprendre raisonnablement le sens de la réalité, Éric Weil (1904-1977) est une des figures majeures de la philosophie française d'après-guerre. On

n'ignorait certes pas qu'il s'était formé en Allemagne, sous la houlette d'Ernst Cassirer, et on avait même eu droit à la traduction de sa dissertation doctorale de 1932 sur Pietro Pomponazzi (Vrin, 1985) ainsi que d'un mémoire de 1938 sur Pic de la Mirandole. Mais on a maintenant, grâce au travail considérable d'Alain Deligne, professeur émérite de l'Université de Münster et auteur de la première monographie allemande sur Weil (Bonn, 1998), une remarquable biographie intellectuelle du jeune Weil, heureusement complétée par un choix important de textes inédits très bien présentés et traduits. Ce bel ensemble présente essentiellement un double intérêt. Historiquement, il nous fait suivre un parcours significatif qui, de Hambourg à Berlin, puis à Paris, se confronte à des perspectives culturelles diverses, avec, au premier plan, une réception critique-ment actualisée de la Renaissance italienne. Philosophiquement, il nous rappelle surtout, comme Gilbert Kirscher le souligne justement dans sa préface, que la raison weilienne est issue d'une curiosité attentive à toutes les formes de l'expérience et à tous les aspects du réel, et que la saisie logique du sens à laquelle elle procède reste toujours inscrite dans le foisonnement « poétique » d'une vie historique dont elle s'efforce à la fois d'éclairer la complexité et de réduire la violence.

■ Francis Guibal

Jean-François Colosimo

La crucifixion de l'Ukraine

Mille ans de guerres de religions en Europe. Albin Michel, 2022, 288 pages, 20,90 €.

■ Plonger dans l'histoire pour éclairer le présent. Jean-François Colosimo a mobilisé toute sa connaissance du monde orthodoxe pour apporter une explication au choix de Vladimir Poutine d'envahir l'Ukraine, en février 2022. Le détour par Byzance s'impose, en effet, dès lors que les tsars russes ont, depuis le XVI^e siècle, développé la prophétie de la « troisième Rome ». Moscou entendait reprendre l'étendard de la vraie foi, contre la Rome catholique et sur les ruines de l'Empire romain d'Orient, abattu par les Ottomans. L'argumentaire fut renforcé lorsque la Russie prit le contrôle de Kiev, scène emblématique du baptême des Slaves orientaux, à travers la personne du prince Vladimir, en 988. Un millénaire plus tard, Colosimo décèle chez Poutine un « zèle indiscutablement religieux ». Le maître du Kremlin puise dans ces ressources symboliques pour s'arroger un rôle messianique. Décrivant son pays comme encerclé et acculé à se défendre, il a transformé l'Ukraine en métaphore d'un Occident anathémisé et la guerre en une lutte du Bien contre le Mal, avec le soutien de Kirill, patriarche de l'Église orthodoxe russe. Sans tomber dans l'essentialisme, Colosimo a rédigé une